

Circulaire 2 février 1968 :
« Le vœu du service des pauvres »

Elle est bien proche maintenant, cette Assemblée générale que nous préparons depuis bientôt deux ans, et nous voyons nettement se profiler les thèmes majeurs des premières délibérations, ceux qui se posent à tous les esprits et qui auront les plus fortes répercussions sur les destinées de la Petite Compagnie.

Parmi ceux-là, dominant tous les autres, apparaît le **Service des Pauvres**. L'immense majorité des Sœurs, je pourrais dire la totalité, considèrent le Service des Pauvres comme l'âme même de la vocation et son accomplissement authentique comme conditionnant impérieusement la rénovation à accomplir. Aussi est-ce avec une certaine crainte que j'aborde aujourd'hui ce sujet, non pas dans l'intention de répondre définitivement aux questions que l'Assemblée générale a mission de résoudre, mais pour essayer de rappeler les principes fondamentaux et de mettre en lumière les points qui, à notre époque et dans la situation actuelle de la Compagnie, exigent réflexion. Dans les lignes qui vont suivre, j'utiliserai le terme de « Pauvres » parce qu'il a l'avantage de spécifier la qualité fondamentale de ceux auxquels s'adresse notre vocation, et parce que c'est un terme générique recouvrant toutes les formes de pauvreté. Mais, dans le langage courant, ce terme est à éviter comme humiliant pour ceux qu'il désigne, en raison du sens péjoratif qu'on lui attribue.

Si l'unanimité est parfaite quant à la place du Service des Pauvres dans la vocation de la Compagnie et dans la vie de toute Fille de la Charité, les points d'interrogation sont nombreux sur la manière de l'exercer. Comment, aujourd'hui, servir le Pauvre, comme cela est notre vocation ?

Une première réponse vient immédiatement à l'esprit : le service n'est rien autre que la mise en œuvre de l'amour ; le service de nos frères en humanité, peinant et souffrant ici-bas, est l'expression, la réalisation concrète de la charité de Jésus-Christ qui presse nos cœurs. Il est facile alors de trouver les grandes lignes directrices de notre méditation ; elles nous sont données par Jésus lui-même :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même » (Luc, 10-27).

Je ne pense pas abuser du texte évangélique en l'appliquant au service d'amour que nous rendons au Christ en la personne des Pauvres.

De tout ton cœur

«Vous savez qu'ils sont nos Maîtres, et qu'il les faut aimer tendrement et les respecter fortement ».

(Sainte Louise, 5-5-50, à Sœur Cécile-Agnès.)

Je ne sais pas s'il existe de par le monde une Fille de la Charité malheureusement capable de dissocier son action charitable de la charité qui doit l'animer. Il est clair que l'on ne sert pas les Pauvres seulement par le don de quelque soin, de quelque secours, de quelque enseignement... Il y faut un don de tout soi-même avec le meilleur de son cœur, le cœur étant ici considéré dans son sens le plus élevé de centre de notre vie profonde et de notre volonté. C'est notre être tout entier, et non pas seulement le temps et l'activité, qui s'engage au service du Christ vivant dans le Pauvre.

Que cela comporte une part de sentiment, il n'en faut pas douter ; rappelons-nous l'admirable candeur de notre petite Sœur Andrée avouant ingénument à l'heure de sa mort :

« Je n'ai aucune peine ni aucun remords, sinon que j'ai eu trop de satisfaction quand j'allais par ces villages voir ces bonnes gens ; je volais, tant j'avais de joie à les servir ! » (Conférence de Saint-Vincent, 25.5.1654).

Ces sentiments sont ceux d'un grand nombre de bonnes Filles de la Charité, quoiqu'ils ne soient pas indispensables au véritable amour des Pauvres et qu'ils puissent parfois manquer tout à fait par une permission du Seigneur, sans pour cela empêcher la qualité du don de soi.

Ce don de notre cœur suppose un choix :

nous avons choisi le Pauvre, celui qui manque des biens de la terre, celui que le monde méprise, pour notre ami, pour « notre Maître », comme le dit Saint Vincent. Peut-être un simple sentiment de pitié et celui de l'injustice flagrante de certaines conditions humaines a-t-il été à l'origine de notre premier ébranlement ; mais, rapidement, à la lumière de l'Évangile, nous avons découvert le Christ dans notre frère malheureux et c'est alors que s'est fixé notre choix, que nous nous sommes pleinement données, cordialement consacrées à son service. Ce mystère du Christ dans le Pauvre, nous n'avons pas, nous n'aurons jamais fini de le découvrir ; il est au centre de notre cœur et de notre vocation, il grandira en nous par illuminations successives à mesure que, nous purifiant, nous nous rapprocherons de Dieu. « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ». Il faut demander dans la prière la grâce d'un regard pur, capable de découvrir ce mystère du Christ.

Le premier réflexe de l'amour est de tendre à la similitude avec ceux que l'on aime. Comment aimerions-nous réellement les Pauvres si nous ne nous sentions fortement pressées de nous rapprocher d'eux, habitant au milieu d'eux dans une véritable proximité de vie et de soucis. Il y a là, pour la plupart d'entre nous, un tourment intime et permanent de ne pas pouvoir vérifier en notre vie cette assimilation à nos frères les Pauvres ; nous nous sentons séparées d'eux par des facilités de vie et tant de différences impondérables que nous ne savons comment réduire.

Nos Saints Fondateurs l'ont bien compris, eux qui nous ont laissé cette Règle d'or : « ...considérant qu'elles sont Servantes des Pauvres et qu'ainsi elles doivent vivre pauvrement » ; et encore : « Elles considéreront que les Servantes des Pauvres ne doivent pas être traitées mieux que leurs Maîtres » (Saintes Règles, chapitre II).

Notre Sainte Mère souffrait déjà de cette angoisse lorsqu'elle écrivait, parlant de la pauvreté de Notre-Seigneur : « ...n'étant pas en état de la pouvoir pratiquer réellement comme Lui, je me suis proposé d'user avec confusion du trop que j'aurai, et de souffrir sans rien dire ce qui me manquera, et je tâcherai de me désapproprier de tout, tant que je pourrai... » (Méditation sur la pauvreté).

Porter le poids de la pauvreté, rapprocher autant que possible notre manière de vivre de celle de « nos Maîtres » est nécessaire pour les comprendre dans leurs besoins, leur mentalité, leur lutte sociale j'avais de joie à les servir ! » (Conférence de Saint-Vincent, 25.5.1654).

Ces sentiments sont ceux d'un grand nombre de bonnes Filles de la Charité, quoiqu'ils ne soient pas indispensables au véritable amour des Pauvres et qu'ils puissent parfois manquer tout à fait par une permission du Seigneur, sans pour cela empêcher la qualité du don de soi.

Ce don de notre cœur suppose un choix : nous avons choisi le Pauvre, celui qui manque des biens de la terre, celui que le monde méprise, pour notre ami, pour « notre Maître », comme le dit Saint Vincent. Peut-être un simple sentiment de pitié et celui de l'injustice flagrante de certaines conditions humaines a-t-il été à l'origine de notre premier ébranlement ; mais, rapidement, à la lumière de l'Évangile, nous avons découvert le Christ dans notre frère malheureux et c'est alors que s'est fixé notre choix, que nous nous sommes pleinement données, cordialement consacrées à son service. Ce mystère du Christ dans le Pauvre, nous n'avons pas, nous n'aurons jamais fini de le découvrir ; il est au centre de notre cœur et de notre vocation, il grandira en nous par illuminations successives à mesure que, nous purifiant, nous

nous rapprocherons de Dieu. « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ». Il faut demander dans la prière la grâce d'un regard pur, capable de découvrir ce mystère du Christ.

Le premier réflexe de l'amour est de tendre à la similitude avec ceux que l'on aime. Comment aimerions-nous réellement les Pauvres si nous ne nous sentions fortement pressées de nous rapprocher d'eux, habitant au milieu d'eux dans une véritable proximité de vie et de soucis. Il y a là, pour la plupart d'entre nous, un tourment intime et permanent de ne pas pouvoir vérifier en notre vie cette assimilation à nos frères les Pauvres ; nous nous sentons séparées d'eux par des facilités de vie et tant de différences impondérables que nous ne savons comment réduire.

Nos Saints Fondateurs l'ont bien compris, eux qui nous ont laissé cette Règle d'or : « ...considérant qu'elles sont Servantes des Pauvres et qu'ainsi elles doivent vivre pauvrement » ; et encore : « Elles considéreront que les Servantes des Pauvres ne doivent pas être traitées mieux que leurs Maîtres » (Saintes Règles, chapitre II).

Notre Sainte Mère souffrait déjà de cette angoisse lorsqu'elle écrivait, parlant de la pauvreté de Notre-Seigneur : « ...n'étant pas en état de la pouvoir pratiquer réellement comme Lui, je me suis proposé d'user avec confusion du trop que j'aurai, et de souffrir sans rien dire ce qui me manquera, et je tâcherai de me désapproprier de tout, tant que je pourrai... » (Méditation sur la pauvreté).

Porter le poids de la pauvreté, rapprocher autant que possible notre manière de vivre de celle de « nos Maîtres » est nécessaire pour les comprendre dans leurs besoins, leur mentalité, leur lutte sociale charge, par l'immense somme de grâces accordées à la prière des Fidèles, de même qu'au sein d'une famille chrétienne chaque membre est soutenu par la ferveur des autres, ainsi les Pauvres doivent recevoir l'incessant secours mérité par notre offrande. Peut-être n'avons-nous pas assez réalisé l'obligation de cette prière universelle particularisée sur les Pauvres, nous arrêtant trop souvent aux seuls cas individuels.

Notre vie spirituelle est, doit être, un permanent lien entre la masse des Pauvres et Dieu ; ceci par la prière, par la Messe, par l'offrande de toute notre vie et par le témoignage apostolique. Comme l'a fait Saint Vincent, nous devons porter comme un fardeau de douleur, la misère spirituelle de nos frères en humanité, souvent si intimement unie à l'injustice matérielle qui les oppresse. « Le pauvre peuple des champs meurt de faim et se damne ! » s'écriait Saint Vincent, et sa vie tout entière s'épuisait au secours de cette double misère.

Qui pourrait nous révéler ce que fut la prière de nos Saints Fondateurs pour les Pauvres ; nous ne faisons que le pressentir à travers leurs écrits et entretiens avec nos premières Sœurs. Qui pourrait nous enseigner à remplir le plus grand de nos devoirs envers eux : la prière.

Prier pour eux, cela veut dire plusieurs choses, et d'abord prier à leur place,

les remplacer dans le devoir de la prière qu'ils ne savent pas rendre à Dieu pour bien des raisons ; peut-être parce qu'ils ne le connaissent pas, ou parce qu'ils n'osent plus le faire après un long abandon, ou encore parce qu'ils n'en ont pas le temps étant accablés de travail, de soucis, de souffrances, engagés dans des situations inhumaines qui les avilissent.

Nos Laudes de chaque matin montent vers le Seigneur chargées de la louange de ces millions d'êtres que la misère du corps ou de l'esprit empêche de s'élever jusqu'à Lui. Et lorsque les Complies du soir nous font redire le « In manus tuas » et l'admirable oraison « Visita, quaesumus Domine », ce n'est pas seulement sur chacune de nos petites communautés que nous appelons la vigilance du Seigneur, mais sur la grande communauté humaine où nous peinons tous ensemble ; nous remettons entre ses mains tous les gens de bonne volonté qui forment Son Peuple.

Il n'y a pas dans notre vie, un temps donné aux Pauvres, celui où nous travaillons pour eux, et un autre consacré à Dieu et à nous-mêmes, celui de la prière. Si notre Foi est pleine, nous

nous découvrirons en toutes choses, unies à tous dans le Christ dès ici-bas, en un commencement de Ce qui sera parfait dans l'éternité.

Prier, c'est aussi demander pardon, expier, offrir, implorer la miséricorde de Dieu.

Cet aspect est bien oublié de notre temps où s'affaiblit, avec la notion du péché, celle de la pénitence ; et pourtant, nous avons à faire pénitence pour nos gens. Notre vie est assez fertile en renoncements de toute sorte que nous pouvons transformer en œuvres de pénitence par la seule mention. De plus, selon l'invitation personnelle de Dieu, il est facile à une Sœur fervente d'ajouter quelques mortifications volontaires et discrètes venant appuyer sa prière. Il ne s'agit pas de crier miséricorde comme le ferait un juste pour un pécheur ; seul, le Christ est le Juste expiant pour l'humanité pécheresse. Mais, nous connaissant en communauté de misère et de péché avec les hommes, « d'entrer dans la miséricorde infinie de Jésus » comme le dit le Père Lebreton, pour porter avec Lui la souffrance et le péché du monde.

Prier, c'est implorer, supplier, demander à Dieu ses dons.

Les démunis de ce monde ont besoin que l'on prie pour eux ; la plupart du temps, ils n'ont que nous pour cela. Il faut prier pour eux avec ferveur, avec persévérance, les introduire dans toutes nos intentions, dans toutes nos supplications. La force d'intercession de notre Chapelet peut leur obtenir tant de grâces, pensons-y ! Il nous faut gagner leur salut, leur obtenir la Foi, les accompagner dans le chemin obscur où ils cherchent Dieu sans bien le savoir. En nos jours d'athéisme et d'incrédulité, le service spirituel que nous leur devons est singulièrement difficile et déconcertant. A l'époque de Foi où vivaient nos premières Sœurs, il était relativement facile de parler de Dieu ; aujourd'hui, il faut surtout parler à Dieu, le rendre présent, obtenir de Lui ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de donner, le don de la Foi. Lorsque nous aurons compris que tout dépend de Dieu, nous serons prêtes à servir son action dans les âmes.

La prière suprême, celle qui porte en elle toutes les autres, c'est la Messe, point central de notre journée. La Messe est louange parfaite, elle est offrande agréée, elle est communion au Christ et dans le Christ. Nous nous y présentons en grande hardiesse, parce que nos pauvres offrandes, nos misérables prières se fondent dans la seule offrande parfaite et agréable à Dieu, celle du Christ par qui lui sont rendus « tout honneur et toute gloire ».

Notre Messe de chaque jour, nous y apportons tous ceux à qui Dieu nous a unis pour l'aimer et le servir; nous nous courbons au Confiteur sous le poids du péché du monde, lourd des nôtres et de ceux des autres ; nous ramassons en nos mains toute l'humanité vivante et souffrante, particulièrement ceux qui sont plus proches de nous, pour offrir dans le Christ tout ce qui peut être transformé en Lui et devenir matière de son Sacrifice. Et lorsque nous communions à la sainte Victime, nous entrons aussi en communion avec tous ceux de nos frères qui lui sont unis ; nous nous transformons peu à peu en Lui pour le porter à ceux qui en sont encore loin. Mes bien chères Sœurs, que la Sainte Messe devienne de plus en plus pleinement l'acte essentiel de notre service spirituel du Pauvre.

La Messe est le Sacrement de l'Unité. C'est en vivant notre Messe quotidienne de façon toujours plus authentique que nous découvrirons le mystère du Christ et que nous parviendrons à nous souder en fraternité d'amour avec nos frères déshérités. Car nous ne pouvons mieux caractériser le service que nous leur devons que par ce terme de fraternité. Gardons-nous bien d'un service de condescendance, un service de bienfaiteur à assisté. Les enseignements de Saint Vincent, nous enjoignant en termes de son époque, de considérer les Pauvres comme « nos Seigneurs et nos Maîtres », de les servir « avec joie, douceur, respect, cordialité et dévotion », de « considérer que les Servantes ne doivent pas être traitées mieux que leurs maîtres », prennent un nouveau relief à la lumière de l'attitude résolument adoptée par l'Eglise du Concile et enseignée par les récentes Encycliques Pontificales, de relations fraternelles à base d'échanges et de dialogue :

« Tout ce que nous avons dit sur la dignité de la personne humaine, sur la communauté des hommes, sur le sens profond de l'activité humaine, constitue le fondement du rapport qui existe entre l'Eglise et le monde, et la base de leur dialogue mutuel » (« Gaudium et Spes », 40).

Ainsi avons-nous à dialoguer avec nos frères démunis, dans le respect de ce qu'ils sont, de ce qu'ils font, de ce à quoi ils tendent.

Le respect, un respect chargé d'attention, doit nous guider en toute approche spirituelle des autres : respect de la liberté, du mystère de chaque âme ; respect de la conduite de Dieu sur elle, de ses desseins que nous ignorons.

Certaines Sœurs ont un don tout particulier pour aborder le domaine spirituel, elles créent spontanément une atmosphère sacrée : Dieu s'impose à l'esprit et au cœur, devient insensiblement présent. Ceci est l'œuvre, le rayonnement de la Foi ; tous les artifices de la parole, toute la prudence humaine de l'action ne remplaceront jamais la pleine Foi et la pleine Espérance placées en Dieu. Si nous avons la Foi, nous savons que le Seigneur parle au cœur de chaque homme, est présent à sa vie, agit en lui, le sollicite à l'aide des circonstances prévues par son amour ; et nous savons que la souffrance et la pauvreté sont des marques certaines du passage de Dieu dans une vie.

Notre grande assurance, en toute œuvre de conversion, c'est que Dieu nous a précédées, qu'il est déjà à l'œuvre dans le cœur de nos frères, que nous entrons seulement dans son action. Prions l'Esprit-Saint de nous rendre attentives à cette action, prêtes à la suivre, à la seconder et non à la devancer ; de nous apprendre quand nous devons nous taire et quand nous devons parler ; il ne s'agit pas de discours imposés sans discernement, préparés et artificiels, mais de laisser parler la Foi qui nous habite, sachant que Dieu présent au cœur de l'autre lui en donnera l'intelligence en temps voulu. C'est la transparence de notre Foi, à travers nos paroles et le témoignage de notre vie qui secondera l'action intérieure du Seigneur. Et cela toujours et partout.

Certaines Sœurs se croient dispensées de tout effort lorsqu'il ne s'agit plus de « Pauvres », et s'imaginent n'être pas chargées de tous leurs frères. Notre mission d'annoncer Jésus-Christ s'étend à toutes nos relations, occasionnelles ou habituelles, à tous ceux qui sont pauvres de Dieu. C'est à tous et en toutes circonstances que le Christ doit être rendu présent par notre seule présence, présence de grâce en nos âmes, mais aussi présence rendue sensible par toute notre manière d'être, conforme à la sienne, c'est-à-dire vraie, juste, pleine d'une charité attentive et bienveillante.

De toute tes forces

«Aimons Dieu, mes frères, disait Saint Vincent, aimons Dieu, mais que ce soit à la force de nos bras et à la sueur de notre front».

Voilà la forme de notre consécration à Dieu. Lorsque le Seigneur nous a créées, il a doté chacune de nous de puissances pour agir et de temps pour les employer ; puis il nous les a réclamées pour son usage particulier. Le vœu que nous faisons de servir corporellement et spirituellement les Pauvres, exige le don de nos forces et de notre temps qui, de ce fait, appartient au Christ pour le service de nos frères démunis.

C'est ce vœu qui spécifie la Compagnie dans l'Eglise de Dieu ; par lui, le service de notre prochain devient acte de religion, constitue le lieu et le moyen de notre union à Dieu. Ainsi l'a reconnu Vatican II, à l'art. 8 de *Perfectae Caritatis*,

par la phrase suivante qui devrait faire souvent l'objet de nos méditations : « Dans ces Instituts (voués à la vie apostolique), à la nature même de la vie religieuse appartient l'action apostolique et bienfaisante, comme un saint ministère et une œuvre spécifique de charité à eux confiée par l'Eglise pour être exercée en son nom ».

C'est le « Quitter Dieu pour Dieu » de Saint Vincent repris sous une autre formule. N'y voyons pas, bien sûr, une invitation à délaisser les temps de la prière pure, ceux-ci sont indispensables pour entretenir en nous le sens de la contemplation sans laquelle nous quitterions rapidement Dieu pour nos propres fantaisies ; mais trouvons-y l'assurance que le service de nos frères nous établit en communion avec le Seigneur lorsqu'il procède d'une charité vraie, même s'il nous force à quelque irrégularité apparente.

Le service s'exerce dans le travail.

Le travail a toujours été l'une des plus frappantes caractéristiques des Filles de la Charité, considéré comme une obligation contractée par le Vœu, comme le genre d'ascèse particulier à la Compagnie, comme un moyen de ressemblance avec les Pauvres. Nos Saints Fondateurs n'ont pas craint de nous inciter au travail pour gagner notre vie et celle des Pauvres, de nous en faire une obligation et de réitérer souvent leurs enseignements sur ce point. Il faut bien reconnaître que cet enseignement a été recueilli et compris ; la vie des Filles de la Charité, sous toutes les latitudes, est marquée par un travail incessant et s'il y avait un reproche à faire sur ce point, ce serait le plus souvent de dépasser la mesure raisonnable.

Faisons cependant une réflexion sur une tendance actuelle à ne guère compter avec le temps ; alors que nous en avons si peu, ne nous arrive-t-il pas d'en gaspiller de notables parties en voyages inutiles, en conversations oiseuses, en occupations fantaisistes ?... Notre temps appartient à Dieu pour le service des Pauvres.

Le travail au service du prochain est notre grande forme d'ascèse. Nos Saintes Règles ne nous enjoignent pas de pénitences extraordinaires telles que veilles, jeûnes sévères, discipline, etc., à quoi se sentait pourtant fortement portée notre Sainte Mère ; mais sous la sage conduite de Saint Vincent et l'expérience aidant, il lui fut facile de se rendre compte que notre genre de vie suffisait à nous imposer de rudes mortifications. Peut-être, en ces temps de laisser-aller général, n'est-il pas inutile de revoir sous l'angle de la Foi cet aspect de notre vie religieuse pour en comprendre le sens et y adhérer en plénitude.

C'est la charité qui est la grande ascèse de notre vie et qui nous en fournit les actes particuliers : surcharge de travail, veilles et levers de nuit dans les hôpitaux, atmosphère bruyante des collectivités d'enfants, inconvénients d'horaires et d'organisation, pauvreté des installations insuffisantes, impossibilité de détente, sans parler des contraintes morales imposées par le travail en équipe, et autres conditions de vie. Evidemment, il incombe aux Supérieurs de veiller à alléger le fardeau qui pèse sur leurs compagnes, de créer des conditions de vie aussi saines que possible, de prévoir et d'imposer des temps de détente, de reprise, nécessaires au bon équilibre physique et spirituel ; ceci fait partie de leurs devoirs graves. Il restera encore nombre d'occasions imprévisibles, de situations irréductibles que nous devons embrasser dans l'acquiescement à la forme d'ascèse que Dieu a prévue pour nous, et en union fraternelle avec tout ce qui pèse sur le monde des travailleurs.

Nous touchons maintenant à l'une des questions délicates concernant notre vocation. Servantes des Pauvres, nous avons été formées à travailler pour eux, dans un dévouement de tous les instants ; dans l'histoire de la Compagnie, la mort a souvent été le fruit et la récompense de ce dévouement. Ce service des gens dans les écoles, les hôpitaux, les œuvres de tout genre, demeure toujours urgent et actuel, il est un des besoins de l'Eglise qui, sans lui, serait absente de la grande partie souffrante et ignorante de son troupeau.

Mais une exigence nouvelle se fait jour, soit pour transformer notre manière d'être dans nos œuvres traditionnelles, soit pour donner naissance à des formes nouvelles d'apostolat ; nous avons eu l'habitude de travailler pour les gens, ils s'attendent maintenant à ce que nous travaillions avec eux. Cet « avec » s'inscrit dans nos consciences comme un point d'interrogation. Car « avec », cela veut dire à côté, en collaboration avec les gens, non pas en imposant une action autoritaire, mais en aidant chacun à devenir lui-même l'artisan de son propre relèvement ou développement. Et cela veut dire aussi que nous les accompagnons dans

leur vie, nous situant sur le même pied, renonçant à maintes habitudes qui nous séparaient d'eux. Il y a bien des nuances dans la manière de comprendre, et d'appliquer dans la vie, cette volonté d'accompagnement.

De fout ton esprit

Les forces corporelles et le temps matériel qui nous ont été octroyés appartiennent à Dieu, mais aussi toutes les ressources de notre esprit, de notre volonté, de notre jugement. Aimer et servir de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces est primordial, mais il faut y joindre la mise en œuvre, pour la perfection de ce service d'amour, de tous les dons qui nous ont été départis.

Cela revient à dire que la compétence est un devoir de justice quelle que soit l'activité que nous assumons. Tous nos gestes de charité sont devenus des gestes techniques, commandés par la science et réclamant formation préalable. Les gens qui s'adressent à nous sont en droit de penser que nous possédons les connaissances nécessaires, dans l'état actuel des choses, pour leur rendre le meilleur service, qu'il s'agisse de soins, d'enseignement, d'éducation ; le sens de Dieu, qu'ils ont instinctivement en dépit de leurs positions contraires, les avertit que l'on ne peut loyalement, rendre un service au nom de Dieu s'il n'est éclairé par la compétence suffisante.

D'où l'obligation croissante de pourvoir à la formation professionnelle des Sœurs dès leur sortie du Séminaire, de ne pas les appliquer à un office pour lequel elles n'ont pas la compétence voulue ou le diplôme exigé par les lois du pays. Obligation aussi de reprendre, dans toute la mesure du possible, la formation qui aurait été omise pour des Sœurs d'âge moyen et, enfin, pour toutes, de maintenir les compétences acquises, au niveau de l'actualité.

C'est tout un ensemble de structures de formation qui s'instaure en ce moment et qui devra se fixer et s'intensifier après l'Assemblée générale. Ne pensons pas qu'il y ait là une recherche déplacée d'intellectualité, une sorte de dilettantisme ; nous nous trouvons face à un devoir de stricte justice. Les études auxquelles se livrent maintenant les Sœurs, par obéissance aux directives de l'Eglise, ne visent aucun but de satisfaction personnelle égoïste, encore moins une recherche de prestige dont nous devons nous garder vigoureusement comme étant formellement contraire à notre esprit d'humilité et de simplicité. C'est la charité qui les commande. Si la paresse, ou la négligence, ou une compréhension erronée des besoins des Pauvres nous retenait de consacrer le temps et les efforts voulus aux études nécessaires, il nous en serait demandé compte. Des talents ont été confiés à la Compagnie en la personne de chacun de ses membres, ils doivent être cultivés pour un meilleur service du Seigneur.

De plus, en ce monde asservi à la technique, la perfection et même l'habileté professionnelles prennent aux yeux de nos contemporains valeur de témoignage : signe d'adhésion fraternelle à leur vie, signe du respect que nous leur portons au nom de Dieu. L'ouvrier d'aujourd'hui, maître en technique, appréciera instinctivement la valeur professionnelle de la Sœur qui le soigne, tandis qu'il mésestimera celle qui ne « connaît pas son métier ». Peut-être ne découvrira-t-il pas tout d'abord la charité sous-jacente à la perfection du geste, le lien à la justice et à l'amour de Dieu qui l'a guidé ; mais, en cas contraire, il aura vite fait de ressentir l'injustice et de l'attribuer à Dieu. La science et la technique ne remplaceront jamais la charité mais elles en sont l'expression ; et la soi-disant charité qui les négligerait sciemment serait illusoire.

Mon dernier mot sera pour vous, mes bien chères Sœurs, qui, comme moi, n'êtes pas appliquées directement au Service des Pauvres, mais à quelque emploi d'intérêt général pour la Communauté, ce que l'on nomme habituellement les Offices généraux. Je puis dire qu'en écrivant les pages précédentes votre souvenir ne m'a pas quittée un seul instant parce qu'avec vous, comme vous, je ressens l'arrachement de ce qui est le cœur de notre vocation. Mais je vous dis bien haut que, par ce service purifié de toute satisfaction personnelle que constituent nos offices, nous pouvons- être à la source d'innombrables grâces temporelles et spirituelles

pour les Pauvres. Chacun de nos gestes est véritablement « à leur service » parce que c'est la Compagnie tout entière qui leur est vouée, et que tout en elle est conçu à cette fin.

Que la Vierge Marie qui fut pauvre, et servit son Fils pauvre parmi les pauvres, garde la Petite Compagnie fidèle à la dernière recommandation de Sainte Louise de Marillac sur son lit de mort :

« Ayez bien soin du Service des Pauvres »